

Cold in July
À glacer le sang
Juillet de sang, États-Unis / France, 2014, 1 h 49

Pascal Grenier

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73065ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2014). Review of [Cold in July : à glacer le sang / *Juillet de sang*, États-Unis / France, 2014, 1 h 49]. *Séquences*, (293), 39–39.

Cold in July

À glacer le sang

En seulement quatre films, le réalisateur indépendant Jim Mickle s'impose désormais comme une valeur sûre dans le cinéma de genre. Après trois films d'horreur, Mickle bifurque vers le polar, non sans quitter ses racines de base. Un peu à l'instar du récent *Joe* de David Gordon Green, on se demande pourquoi, tout en déplorant la situation que des films de cette qualité et de cette trempe sortent directement en numérique et ne bénéficient guère d'une exploitation dans les salles du Québec.

Pascal Grenier

Après *We Are What We Are*, remake un peu sage mais réussi du film mexicain *Somos lo que hay* de Jorge Michel Grau, le réalisateur Jim Mickle s'attaque au roman de l'auteur marginal et culte Joe R. Lansdale. Cette adaptation très fidèle réussit à recréer à l'écran toute la noirceur et l'humour ravageur de l'auteur de *Bubba Ho-Tep*.

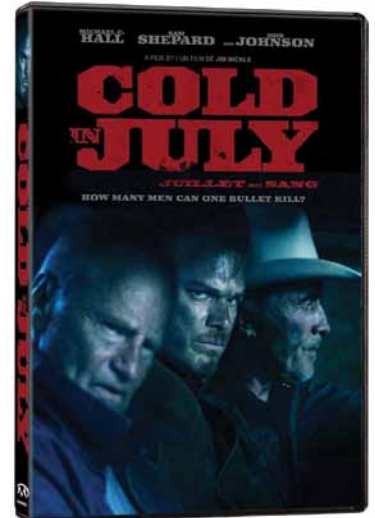
Ce qui distingue ce film des polars habituels du genre est la coupure nette, au bout d'une trentaine de minutes, avec l'arrestation du « méchant » à la frontière. Donc, derrière un film se cache un autre récit plus terrifiant qui débute à partir de ce moment-là. En introduisant le personnage du détective privé *redneck* de Jim Bob (incarné avec décontraction par un Don Johnson en très grande forme dans sa décapotable rouge avec cornes attachées à son capot), le film prend une toute nouvelle tangente et une nouvelle direction. Si la première partie est axée sur le suspense et essentiellement centrée sur le personnage campé par Michael C. Hall, la seconde moitié se transforme en inquiétant *road movie* et se concentre sur l'étrange relation qui se tisse entre le trio de comédiens (l'autre étant incarné par Sam Shepard).

Cette rupture de ton est audacieuse, d'autant plus que le film garde en haleine sans faiblesse de rythme malgré le changement radical de ton. La complexité narrative du récit s'accompagne d'une tension omniprésente. Ces chemins de détour, des plus inattendus, déclenchent une série d'événements pas toujours crédible, mais très assumée dans son chevauchement des nombreux coups de théâtre. Un climat glauque et poisseux s'installe alors que le film effectue un crescendo dans la violence. En jouant sur l'horreur de la découverte et la paranoïa, jusqu'à cette finale ultraviolente et graphique plus proche dans son illustration du cinéma des années 1970 que des films d'aujourd'hui, Mickle glace le sang avec cette vision terrifiante de l'Amérique rurale. En apparence tranquille, ce déclin de l'Amérique profonde est gorgé de personnages violents, tous plus graveleux les uns que les autres. À travers un scénario riche en rebondissements, Mickle et son fidèle collaborateur Nick Damici (coscénariste) portent un regard sur les conséquences de la culpabilité; le film est axé sur cette dynamique de la peur qui est parfaitement

illustrée tout au long du récit. Mais derrière toute cette noirceur, *Cold in July* révèle des notes de compassion en cours de route. Entre deux coups de théâtre ou tueries, Mickle trouve le moyen de détendre l'atmosphère avec un humour noir des plus nécessaires qui catapulte le film au rang de *néo-polar*.

Avec ce quatrième long métrage, Mickle offre sa réalisation la plus maîtrisée à ce jour. À la fois stylisée et musclée, sa mise en scène est riche en texture et en cadrages minutieux et précis. Les couleurs se confrontent les unes aux autres (souvent dans le même cadre) et contribuent à cet effet de contraste évoqué autant dans l'évolution du récit que dans la composition des effets visuels. Dans cette adaptation d'un roman écrit à la fin des années 1980, on retrouve ce petit côté rétro jusque dans ses moindres détails, autant dans les costumes que dans l'excellente musique électronique et rétro de Jeff Grace qui renvoie directement aux meilleures trames sonores de John Carpenter.

Arborant un horrible mulet et une moustache épaisse, Michael C. Hall obtient ici son premier bon rôle au cinéma. À mille lieues de ceux qu'il a campés à la télévision et qui l'ont rendu célèbre (dont *Dexter*), son personnage est sobre et solide en héros ordinaire, rappelant un peu celui de Viggo Mortensen dans le superbe *A History of Violence* de David Cronenberg; sauf que, cette fois-ci, le trouillard est promu au rang de héros local. À ses côtés, Sam Shepard est le personnage le plus énigmatique et inquiétant du récit. À la fois glacial et intense, il offre une performance électrisante dans ce film de genre aussi maîtrisé que fichtrement ciselé.



■ **JUILLET DE SANG** | Origine : États-Unis / France – Année : 2014 – Durée : 1 h 49 – Réal. : Jim Mickle – Scén. : Nick Damici, Jim Mickle, d'après le roman de Joe R. Lansdale – Images : Ryan Samul – Mont. : John Paul Horstmann, Jim Mickle – Mus. : Jeff Grace – Int. : Michael C. Hall (Richard Dane), Vinessa Shaw (Ann Dane), Sam Shepard (Russell), Don Johnson (Jim Bob), Wyatt Russell (Freddy) – Prod. : Rene Bastian, Adam Folk, Linda Moran, Marie Savare – Dist. / Contact : Métropole.